THÉÂTRE DE LA BASTILLE
76 rue de la Roquette – 75011 PARIS
www.theatre-bastille.com

SCHITZ

dossier d'accompagnement

Mise en scène **David Strosberg**

Texte de **Hanokh Levin**

24 mars > 16 avril 2015 à 20 h 00

relâche les 29, 30 mars et les 4, 5, 6 et 12 avril

Service des Relations avec le Public

Nicolas Transy : 01 43 57 57 17 / nicolas@theatre-bastille.com
Elsa Kedadouche : 01 43 57 70 73 / elsa@theatre-bastille.com
Christophe Pineau : 01 43 57 81 93 / christophe@theatre-bastille.com

Avec le soutien de la direction régionale des affaires culturelles d'île-de-France-Ministère de la culture et de la communication, de la Ville de Paris et de la Région Île-de-France

SCHITZ

texte

Hanokh Levin

mise en scène

David Strosberg

avec

Bruno Vanden Broecke

Brenda Bertin,

Koen De Graeve

Chris Thys

dramaturgie

Hildegard De Vuys

musique

Koen De Graeve

& Bruno Vanden Broecke

scénographie et lumière

Michiel Van Cauwelaert

costumes

Lies Van Assche

Production

KVS

Réalisation

Théâtre de la Bastille

Une famille juive. Schitz et Sétcha cherchent à marier leur fille, Shpratzi, qui passe son temps à manger, avachie sur son lit. Tcharkès, appâté par la fortune du père plus que par sa fille, la demande en mariage. Les deux jeunes, une fois fiancés, complotent déjà pour faire disparaître les deux vieux afin d'avoir la paix, et surtout l'héritage. Cependant, une guerre éclate et Tcharkès part sur le front. Ce sera pour lui une double occasion : celle de monter une entreprise et d'en tirer profit, mais celle aussi d'y mourir... Ce drame musical où alternent textes et chansons est lapidaire. Les générations se font la guerre. Les vieux se sont saignés sans jamais pouvoir profiter de la vie, et les jeunes ne voient autour d'eux que laideur, pauvreté, et commerce. Une pièce drôle, acide et cruelle.

SOMMAIRE

HANOKH LEVIN page 4

DAVID STROSBERG page 5

ENTRETIEN page 5

L'ŒUVRE DE HANOKH LEVIN page 8

APPROCHE CRITIQUE page 10

ARTICLES DE PRESSE page 15

HANOKH LEVIN

Né à Tel-Aviv en 1943, décédé prématurément en 1999, Hanokh Levin, figure majeure du théâtre israélien contemporain, nous a laissé une cinquantaine de pièces de théâtre, ainsi que plusieurs recueils de poésie et de prose. S'il doit une entrée en scène fracassante et sulfureuse à ses textes politiques (il dénonce dès 1969, dans son premier cabaret *Toi, moi et la prochaine guerre*, l'engrenage de violence induit par la politique d'occupation de son pays après la guerre de 1968), ce sont ses comédies qui, à partir de 1972, lui ouvrent en grand les portes du monde théâtral. *Yaacobi et Leidental*, qui sera aussi sa première mise en scène, peut être considérée comme la pierre (tri)angulaire de « l'ère Levin » en Israël, période de plus d'un quart de siècle (jusqu'en 1999), rythmée par une création presque tous les ans et presque toujours dans une mise en scène de l'auteur.

Les années 70 voient donc naître les personnages leviniens, ces petites gens dont le principal problème dans l'existence... est l'existence elle-même, principalement la leur ; qui rêvent de courir le marathon sans se rendre compte qu'ils ont mis les pieds dans des chaussures de plomb. Ils s'appellent Kroum, Popper, Yaacobi, Potroush, Kamilévitch, et nous racontent tous ce combat perdu d'avance qui nous est commun, à nous autres, êtres humains. Insérés dans le microcosme du couple, de la famille ou du quartier, ces êtres atteints de médiocrité aiguë ont beau essayer, feintes sur feintes, ils ne leurrent personne : c'est bien de nous qu'ils parlent et c'est bien nous qu'ils touchent. Nous qu'ils sauvent aussi, grâce à l'humour irrésistible d'un auteur qui ne peut que ressentir une infinie tendresse envers leur/notre maladresse constitutive.

Le succès étant au rendez-vous, Levin, qui dès le début des années quatre-vingts peut travailler sur toutes les grandes scènes de son pays, commence à chercher de nouvelles formes d'écriture et d'images scéniques. Il puise tout d'abord dans les grands mythes (*Les Souffrances de Job*, *Les Femmes de Troie*) puis façonne son propre théâtre épique (*L'Enfant rêve, Ceux qui marchent dans l'obscurité*) qui se cristallise en « drame moderne », et au service duquel il met son langage théâtral si particulier, mélange de provocation, de poésie, de quotidien, d'humour et de formidable générosité.

Consacré par les prix israéliens les plus prestigieux, il n'en continue pas moins d'affirmer ses opinions à travers des textes politiques écrits au vitriol, ce qui lui vaut en 1982 de voir sa pièce *Le Patriote* rapidement retirée de l'affiche et en 1997, de déclencher une nouvelle levée de boucliers avec *Meurtre*.

Comme pour faire la nique à la mort, à qui, pendant trente ans, il a donné la vedette (elle apparaît dans toute son œuvre, c'est elle qui, toujours, dans un dernier éclat de rire, vient asséner la pire des humiliations), Levin, se sachant malade, écrit *Requiem* (ce sera aussi sa dernière mise en scène) puis *Les Pleurnicheurs*, dont il entreprend les répétitions en mai 1999.

Réalité qui devient théâtre ou théâtre qui devient réalité ? Il dirige de son lit d'hôpital des acteurs cloués au lit. D'autres interprètent le personnel soignant et jouent pour les malades la tragédie d'Agamemnon. La mort l'attrape sans lui laisser le temps de voir aboutir son projet. Le 18 août 1999 Hanokh Levin s'éteint après un combat de trois ans contre le cancer.

Laurence Sendrowicz

DAVID STROSBERG

Metteur en scène, artiste associé au KVS pendant quatre ans et directeur artistique du Théâtre Les Tanneurs depuis 2010, David Strosberg est actif dans les communautés françaises et flamandes. Après ses études à l'INSAS, il commence comme metteur en scène au Théâtre Varia avec *L'Enfant rêve* d'Hanokh Levin en 2000. Féru d'écritures contemporaines, il n'a de cesse depuis de faire découvrir au public des textes qui font résonner le présent. Ainsi, on trouve parmi ses mises en scène, *Ode maritime* de Fernando Pessoa, *Le tueur souriant* de Jean-Marie Piemme, *Djurdjurassique bled* de Fellag, *Schitz* d'Hanokh Levin ou encore *Mein Kampf (Farce)* de Georges Tabori. En 2011, il est coach/regard extérieur pour *Rue du Croissant* de Philippe Blasband. En 2013, il crée *Une lettre à Cassandre* de Pedro Eiras. En février 2014, il crée *Et avec sa queue, il frappe !* de Thomas Gunzig.

ENTRETIEN

AVEC DAVID STROSBERG

Réalisé par Stéphanie Chaillou

Comment est né ce projet de mise en scène de *Schitz* ?

David Strosberg : Pour ma première mise en scène en 2000, j'ai monté *L'Enfant rêve* de Hanokh Levin au Théâtre Varia. J'avais découvert ce texte et cet auteur en assistant à une lecture à Paris. Ensuite, j'ai poursuivi ma lecture de l'œuvre de Levin et, au fil de la parution des traductions, j'ai découvert *Schitz*, ce devait être en 2002 ou 2003. Mon désir de monter ce texte a été immédiat, très évident, je l'ai proposé au KVS et l'aventure a commencé.

Schitz appartient à la catégorie des « pièces politiques » de Levin, alors que *L'Enfant rêve* fait partie des « pièces mythologiques ». Chez Levin, l'écriture est très différente selon les pièces, même si l'on reconnaît que l'on a affaire à un seul et même auteur. Et je trouve cela extrêmement riche. Cela ouvre des perspectives de travail riches et multiples.

Schitz est une pièce centrée sur la maison, l'intérieur, c'est une pièce familiale. Elle a bien sûr une vraie dimension politique mais, au premier abord, le contexte est bien celui-ci : une famille, chez elle, qui vit, qui parle. Alors que dans *L'Enfant rêve*, l'univers est plus baroque, il y a un plus grand nombre de personnages, on y évoque des rêves, un messie, l'exil.

Outrancier, excessif, irrévérencieux, burlesque, cruel, tragique, tels sont les adjectifs auxquels on pense en lisant *Schitz*. Comment mettre en scène un tel texte ? Quels ont été vos choix ?

D.S : La question de la caricature est tellement appuyée dans l'écriture de cette pièce que mon enjeu a été précisément de ne pas l'amplifier, de rester le plus possible sincère, sobre.

Ayant déjà assisté à des mises en scène de *Schitz* qui jouaient au contraire sur un jeu et des costumes caricaturaux, j'ai pu mesurer combien ces choix éloignaient les personnages de nous, combien on pouvait rater alors la dimension proprement humaine de ces personnages et ce qui les relie à nous. Selon moi, les thèmes évoqués par ce texte ne sont pas caricaturaux, et ma mise en scène vise à rendre perceptible la part de fragilité, de sincérité que contiennent aussi ces personnages. Je souhaite que tout le monde puisse se reconnaître en eux.

L'un de mes premiers choix de mise en scène a été de rendre obèse toute la famille. Dans le texte, seule la fille qui cherche à se

marier est grosse. J'ai souhaité que tous le soient. Cela a été une décision assez instinctive. J'ai ensuite choisi de recourir à des techniques assez chères mais efficaces (au niveau des costumes) pour que l'illusion soit parfaite : les comédiens ne sont pas déguisés en gros, ils ont vraiment l'air d'être gros. Ce fut notre plus gros poste en terme d'investissement scénographique. La scénographie pour le reste est très simple, elle se compose de quatre chaises et d'une guitare. Et quand ils entrent en scène, ces trois comédiens gros, le père, la mère et la fille, le public rit, mais d'un rire gêné. Comme s'ils riaient non pas d'une farce jouée (là le rire pourrait être franc), mais de quelque chose de plus réel, d'une obésité réelle, non factice.

Notre travail sur le plateau a vraiment été guidé par un souci de sobriété, de sincérité : ne pas crier, ne pas sur-jouer, éviter les artifices. Pour les passages chantés par exemple, nous avons choisi de les faire a *capella* et accompagnés par une guitare, quelque chose de très simple, d'immédiat. La musique a été composée par deux des comédiens.

Dans cette pièce, les personnages ont des rapports extrêmement directs, cruels, violents ; il est question d'argent, de nourriture, les corps sont évoqués crûment dans leurs besoin ; on pourrait dire qu'on est à ras du sexe et de la saucisse, qu'en dites-vous ? Qu'est-ce qui vous a intéressé là-dedans ?

D.S : La seule valeur qui traverse la pièce est celle de la rentabilité. Le père, *Schitz*, dit à un moment dans la pièce qu'il faudrait pouvoir capitaliser le sommeil et le repos. Tout est chiffré, le souci du gain a complètement remplacé les sentiments. Schitz, toujours, évoque à un moment la somme de ce qu'il a ingurgité depuis qu'il se nourrit et il se demande où sont passés tous ces aliments, qui équivalent selon lui à six cents bœufs. Il y a une obsession de l'argent et de la chair. Selon moi, cette obsession masque un certain désespoir existentiel, elle masque des désirs, des envies fragiles d'être aimé. Je trouve que cette pièce de 1975 est un miroir très juste de la société dans laquelle nous vivons. C'est cette idée là que je souhaite défendre dans ma mise en scène. Ce qui se passe dans cette pièce est très choquant, mais très réel aussi. Il ne s'agit pas d'une fiction, ni d'une farce, ni de quelque chose de strictement extérieur à nous. Cette famille est le miroir d'une société prise dans une spirale mortifère de haine et de pouvoir, les individus y sont dépourvus de toute conscience morale. Cette société, c'est la nôtre.

Dans cette pièce, écrite par un israélien, la guerre rôde. Je pense qu'un auteur d'une toute autre nationalité aurait également pu écrire cela, rendre compte de cette réalité-là : il y a des conflits et ces conflits permettent à certaines personnes de s'enrichir. Toutes les guerres sont économiques. Certaines personnes n'ont aucun scrupule à s'enrichir grâce à la guerre. En Belgique, il y a une société d'armement qui s'appelle FN, cette usine alimente de nombreux conflits dans le monde. C'est ainsi. Cela ne les dérange pas.

Et la famille… Que dit selon vous, ce texte de la famille, de la filiation ?

D.S : Dans cette pièce, les personnages cherchent le bonheur, mais ce dernier est absent. La mère rêve de fuir avec un professeur américain. La fille, elle, rêve de se marier et de tuer ses parents. Le père, quant à lui, retrouve le chemin de ses sentiments envers sa femme quand il est

près de s'étouffer avec une saucisse.
Hanokh Levin désacralise totalement l'idée de la famille. Le père, la mère, la fille, sont chacun tellement égocentriques que cela ne permet pas l'existence de ce qu'on pourrait appeler un microcosme familial. L'idée selon laquelle en famille on serait là les uns pour les autres est totalement mise à mal. La famille n'existe pas, seul le besoin d'argent ou la satisfaction de besoins autres existe. La dimension de la famille comme celle de l'amour sont déconstruites, détruites. Rien n'échappe, rien n'est sauvé. Et cela fait rire. Le constat est très noir, mais il produit un effet comique. Kurt Tucholsky disait : « *L'humour, c'est quand on rit quand même* ». C'est l'effet que produit ce texte.

Comment qualifieriez-vous l'écriture de Hanokh Levin ?

D.S : Hanokh Levin est pour moi un virtuose de l'écriture. Je qualifie son écriture d'écriture mathématique. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il est extrêmement précis : musicalement, au niveau du souffle, des respirations, du rythme. Par exemple, on ne peut absolument pas confondre, dans la pièce, les passages chantés avec les passages dits. Tout est très calculé, très précis. Pour les acteurs, c'est jouissif, il a une musicalité qui facilite la direction d'acteur.
On est, avec Levin, dans un théâtre de l'immédiateté où les personnages, les acteurs se répondent tout de suite, ce qui n'est pas le cas chez Tchekhov ou chez Ibsen par exemple. Chez Levin, il n'y a pas de silences rythmiques, pas de silences d'intention car tout ce qui est pensé est dit. Tout se passe comme si les pensées parlaient. Il ne s'agit donc pas du tout d'une pièce à tiroirs, à secrets, ni d'une pièce psychologique. Dans *Schitz*, on est dans le bestial, les mots frappent, sont très coriaces. Et il ne s'agit pas pour autant d'un oratorio, ce théâtre est un théâtre physique, une pièce pour des corps, sur des corps, avec des corps. Les acteurs ont une vraie et belle liberté énergétique, physique.
Si je devais faire des comparaisons, je dirais que pour la musicalité, Hanokh Levin se rapproche de Thomas Bernhard, et que pour ce qui concerne les personnages, il serait plutôt du côté de Werner Schwab.

L'ŒUVRE DE HANOKH LEVIN

Les cabarets satiriques
Il s'agit de violentes satires politiques du début de sa carrière. Elles constituent une résistance frontale de Levin contre la réalité politique qui prévaut en Israël au moment de leur création. Ces satires de cabaret sont composées d'une série de sketches entrecoupés de chansons.

Les comédies
Pièces centrées sur des individus, des familles, des amis ou des voisins qui sont représentatifs d'un microcosme de la société israélienne. L'espace dramatique de ces pièces se limite à la maison ou, tout au plus, au quartier. La ville et le pays sont en dehors du champ. Dans ce groupe des comédies, Nurit Yaari, qui a écrit *Le Théâtre de Hanokh Levin* identifie trois sous-catégories : les amours et le mariage, la famille, et le voisinage.

Les tragédies
Partie philosophique et mythique de l'œuvre de Levin basée sur des mythes anciens et des textes bibliques. Ces pièces ont un caractère très différent en termes d'intrigue et de structure. Mais comme leurs titres *Agonies et humiliations endurées par les gens* et *Futilité de la souffrance humaine* le laissent entrevoir, elles tournent toutes autour du thème récurrent de la dégradation et de la mort.

Résident du théâtre municipal Cameri Theater à Tel-Aviv pendant de nombreuses années, Levin crée aussi de nombreuses pièces au théâtre Habima Habima, le Théâtre National d'Israël. Il reçoit de nombreuses récompenses en Israël et à l'étranger (notamment au festival d'Édimbourg) et ses pièces sont mises en scène dans de nombreux festivals autour du monde.

Les pièces de Levin traitent de la tristesse de la vie et de la bassesse de l'humanité. Il a été comparé à Jonathan Swift pour cet aspect de son œuvre. Levin dénonce la bassesse humaine de façon tranchante. Qu'il soit oppresseur ou opprimé, aucun personnage n'est épargné. Dans sa vision du monde, le bonheur est absurde. Pour lui, la nature humaine est exclusivement déterminée par ses besoins physiologiques, sans autre perspective. Quelle que soit la forme théâtrale, Levin met crûment son public face à ce qu'il considère comme étant l'absurdité essentielle de l'existence humaine.

La première comédie de Levin intitulée *Solomon Grip* est créée en mai 1969 à l'Open Theater sous la direction de Hillel Ne'eman. Sa réelle consécration vient en 1972 avec *Hefez* qui connait le succès auprès d'un large public.

En décembre 1972, Levin assure pour la première fois lui-même la mise en scène de *Yaacobi et Leidental* au Cameri Theater.
Dans les années 70, Hanokh Levin écrit et met en scène de nombreuses pièces qui seront, pour la plupart, créées aux théâtres de Haïfa ou au Cameri Theater.
Durant cette période, il écrira aussi pour le cinéma avec *Floch,* mis en scène par Danny *Wolman* (1972), et *Fantaisie* sur un thème romantique, mis en scène par Vitek Tracz (1977). Les deux films sont acclamés par la critique mais pas par le public.
En 1981, l'avènement de la pièce *La Passion de Job* est à l'origine d'une nouvelle tempête. Une scène suscite l'indignation. Job, incarné par Yosef Carmon, y est empalé sur un pieu par les soldats de César

puis il est vendu agonisant à un cirque de sorte que ses derniers spasmes attirent la foule curieuse. Miriam Taaseh-Glazer, à ce moment adjointe au ministre de l'Éducation et de la culture, fait une interpellation remarquée à la Knesset où elle déclare : « *L'État n'a pas à subsidier un théâtre où un homme nu est suspendu dix minutes les parties intimes à l'air* ».

Comme l'évoque le titre, la production suivante de Levin *La Grande Pute de Babylone* (1982) ne fait pas d'avantage dans la dentelle. Même ses plus fidèles amis et acteurs du Cameri Theater, Yossi Yadin en tête, s'opposent à leur maître.

Levin revient au thème politique avec *Le Patriote*, une pièce créée en octobre 1982 au Théâtre Neve Zedek dirigé par Oded Kotler. Encore une fois, une scène suscite la controverse. Il s'agit d'un citoyen israélien qui demande à émigrer aux États-Unis. En guise d'épreuve, le consul américain lui demande de cracher sur sa mère, de donner des coups de pieds à la figure d'un jeune arabe et enfin d'insulter Dieu. Kottler décide de passer outre la censure complète de la pièce par le très officiel conseil pour la critique (Council for Film and Drama Criticism). Yitzhak Zamir, représentant légal du Gouvernement, recommande alors l'inculpation de la direction du théâtre pour transgression de la censure. Après que la pièce ait été purgée des passages les plus litigieux, le théâtre fut autorisé à reprendre les représentations.

Pendant les années 80, la critique reprocha à Levin de se répéter, notamment dans *Yakish* et *Poupche,* ainsi que dans *Hamitlabet.*

Par contre ses œuvres tardives telle *L'Enfant rêvant, Ceux qui marchent dans l'obscurité* et *Repose* sont largement acclamées.

À la question posée par Michael Handelsalz « *Pourquoi écrivez-vous pour le théâtre ?* », Levin répond : « *Mon avis est que le théâtre est plus séduisant. Plus interpellant parce que vous voyez les choses se passer devant vous. C'est plus palpitant. Je ne sais pas pourquoi... vous revoyez le monde mis en forme sur scène. Je ne peux pas dire que mon message y trouve une autre qualité. Ni s'il y est meilleur ou pire, mais en tous cas, pour moi, c'est plus motivant de travailler sur des textes qui seront produits sur scène* ».

APPROCHE CRITIQUE sur l'œuvre de H. Levin

Les bonnes pièces sont souvent désagréables de prime abord. Elles ne vous donnent pas ce que vous attendez. Les personnages n'inspirent aucune sympathie L'auteur paraît ressasser ses obsessions et la pâte semble lourde. Or soudain vous réalisez que vous étiez dans l'erreur, que le texte a plus de ressources que vous ne pensiez, que ce que vous preniez pour une obsession est une vision d'une société donnée, d'un rapport à soi et à l'histoire.

On reste donc longtemps froid jusqu'à ce qu'Hanokh Levin nous prenne à revers. À ce moment-là, on est sous le coup, estomaqué par l'intelligence dramatique de cette œuvre.

Mais si *Schitz* désarçonne avant de secouer, c'est aussi une affaire de stratégie d'écriture. Levin avance masqué : un air de sitcom avant la déchirure de la guerre annoncée par une première salve domestique. Le goujat veut bien épouser sa sirène, mais à condition que le père la dote richement. Le patriarche se cabre ; mais son futur gendre menace de renoncer aux épousailles. Le gredin arrache la victoire. Shpratzi est à lui, ainsi qu'une partie de la fortune des Schitz. Le vieux Schitz aura bientôt la tête dans la cuvette et ce n'est pas une image.

Alexandre Demidoff *Le Temps* 2014

Hanokh Levin au firmament des auteurs dramatiques

Les pièces de théâtre d'Hanokh Levin sont montées partout dans le monde à un rythme sans cesse croissant

« Je me tenais dans une longue file d'attente, pour obtenir une poignée de sucre ; la queue n'en finissait plus et mon tour ne vint jamais », déclare l'un des personnages de *Requiem*, le chant du cygne du dramaturge Hanokh Levin juste avant qu'il ne disparaisse prématurément d'un cancer en 1999, âgé seulement de 56 ans. Ironie du sort, à l'instar de ce personnage, Levin ne connaîtra jamais la renommée internationale de son vivant. De nos jours, en revanche, ses pièces sont produites partout dans le monde à un rythme exponentiel, et les metteurs en scène européens, qui viennent de le découvrir tout récemment, le considèrent comme l'un des plus grands dramaturges de son temps.

« Levin est du niveau de Beckett, Strindberg ou Tchekhov. C'est-à-dire dans le Top 10 des meilleurs dramaturges au monde », affirme le metteur en scène suédois Phillip Zanden, qui a monté l'une des pièces de Levin à Stockholm en 2011. Il s'exprimait en ces termes lors d'une table ronde entre metteurs en scène, au premier Festival international Hanokh Levin qui s'est tenu au Cameri Theater de Tel-Aviv en juin dernier, et a donné lieu à vingt productions dans huit langues différentes.

Les critiques israéliens qui prétendaient que le travail de Levin était intraduisible – trop de couleur locale et un contenu manquant d'universalité – se sont bien trompés. Ces pièces provocantes et pourtant poétiques, vulgaires, mais cependant sublimes, macabres et néanmoins désopilantes, très israéliennes et, malgré tout, universelles, ont déjà été traduites dans plus de 20 langues à ce jour. *« Hanokh Levin est une sorte de champion toutes catégories, un auteur emblématique, un peu comme l'auteur norvégien Henrik Ibsen l'est au Théâtre national norvégien »*, déclare Noam Semel, directeur général du Cameri.

Un iconoclaste optimiste

Plus de 24 000 personnes sont venues au Cameri assister à différentes mises en scène produites par Moscou, Varsovie, Paris, Poznan et Ljubljana, aux côtés des compagnies israéliennes, proposant ainsi plusieurs versions de la même pièce.

« *Grâce à ces mises en scène et interprétations différentes, le festival a pu mettre en lumière la richesse de ses textes* », confie Varda Fish, responsable de la dramaturgie du Cameri Theater, qui œuvre à la programmation du festival. « *Son langage est concis, musclé, tout comme celui de la Bible, mais on y trouve beaucoup de profondeur et plusieurs niveaux de compréhension. Levin est d'abord un poète, avant d'être dramaturge ; et quand on lit de la poésie, on ne le fait pas de façon littérale, on s'attache à discerner ce qu'il y a derrière et au-delà des mots. Le public est un protagoniste, au cœur même de la dramaturgie de Levin. Ça le fait réfléchir.* » Les personnages de Levin se livrent sans pudeur à l'évocation de sujets tabous, allant des fonctions corporelles basiques aux questions existentielles autour de la vie et de la mort. Ils scrutent leurs vies gâchées sans réussir à échapper à leurs cruelles absurdités. Levin était un critique politique radical, un iconoclaste qui confrontait le public aux mythes fondateurs de l'État d'Israël.

Son œuvre brasse un éventail de genres allant de la satire aux comédies typiquement nationales, jusqu'aux pièces mythologiques inspirées d'anciennes légendes et textes bibliques, avec une grande variété de thèmes et surtout une récurrente investigation philosophique sur la futilité de la souffrance et de la survie au sein d'un monde sordide. Mais l'optimisme pointe toujours entre les lignes. « *Quand on lit Levin pour la première fois, il semble à première vue pessimiste, mais ça n'est pas le cas ; c'est un extraordinaire optimiste* », affirme Jan Englert, directeur du Théâtre national de Varsovie qui a mis en scène la pièce de Levin intitulée *Le Labeur de la vie*. S'exprimant dans le cadre de la table ronde des metteurs en scène, Englert fait remarquer : « *Levin écrit sur l'être humain avec sympathie et empathie, et aussi beaucoup de sensibilité. Il aime ses personnages.* »

Qu'est-ce qu'un être humain ?

Le boom des pièces de Levin hors frontières a débuté de façon très confidentielle en 2001 avec quelques représentations éparses, grâce à cinq productions, à Budapest, Londres, Saint-Pétersbourg, au Kenya et en Californie. Dix ans plus tard, vingt-neuf productions à travers le monde s'emparaient de son répertoire. Cette année, rien qu'en Pologne, onze pièces différentes sont en production et trois supplémentaires en préparation. En France on en compte douze, dont deux au Festival d'Avignon. Levin est également très populaire en Amérique du Sud.

Les metteurs en scène européens parlent de Levin avec l'enthousiasme habituellement réservé aux auteurs honorés d'une standing ovation lors de la première. « *La première fois que j'ai eu l'occasion de lire l'une de ses pièces, j'ai été sidéré* », raconte le metteur en scène suédois Zanden, qui a découvert Levin et s'érige en véritable metteur en scène pionnier de son théâtre dans les pays scandinaves. Il a notamment monté *La Passion de Job* au Théâtre juif de Stockholm, et la critique a unanimement salué son travail.

« *Dans dix ou quinze ans, Levin sera devenu aussi célèbre que Beckett, Strindberg, ou Ibsen* », poursuit Zanden

dans une interview pour le jerusalem post. « *Quand on voit ou qu'on lit une pièce de Levin, cela ne prend pas plus de dix secondes pour être happé au cœur du conflit humain et existentiel mais narré d'une façon si divertissante que cela en fait un chef-d'œuvre.* » Une des questions au centre de l'œuvre de Levin est : « *Qu'est-ce qu'un être humain ?* », et c'est une des missions du théâtre que d'évoquer ce sujet pour tenter d'y répondre. « *Par ce questionnement, il est très proche de Primo Levi, et à travers une quête existentielle, c'est tout un univers qu'il explore avec profondeur et que Levin dépeint d'une façon humoristique et érotique. Pour le metteur en scène que je suis, c'est le septième ciel. C'est comme aller à la fête foraine. C'est comme avoir chaque jour son anniversaire.* »

Scepticisme et provocation

Mais Levin n'a pas connu que des louanges. Bien souvent, son œuvre a fait grincer des dents. Dans une scène de *La Passion de Job*, Job nu est empalé par l'anus sur un mât par les soldats de César, pour le punir de sa foi en Dieu. Quand la douleur devient intolérable, il renie Dieu, mais trop tard. Il est alors vendu à un cirque qui exploite sa souffrance, et la douleur de Job y devient l'attraction principale. Le Monsieur Loyal, une sorte de bonimenteur, fait l'article de cette attraction : « *Ne passez pas à côté d'une représentation comme celle-là, ce serait du gâchis. Écoutez la plainte muette de tous ces tickets d'entrée qui hurlent comme des âmes d'enfants non incarnées qui se meurent. Sans parler de la valeur pédagogique du spectacle, destinée à ceux qui pensent encore que Dieu existe sur terre. J'ai dirigé des cirques musicaux dans les plus importantes capitales d'Europe. Je peux même dire que j'ai dirigé l'Europe.* » Plus tôt, dans la pièce, quand Job est dépouillé de ses affaires et de ses vêtements, il note avec un certain cynisme : « *Vous avez oublié mes dents en or. J'ai des dents en or dans la bouche* ».

Apparemment, les références à la Seconde Guerre mondiale sont passées très au-dessus de la tête du ministre de l'Éducation et de la Culture de l'époque.

Le metteur en scène français Laurent Guttmann, dont un théâtre parisien a présenté *La Putain de l'Ohio*, a déclaré lors de la table ronde : « *Nous avons découvert que le plus grand écrivain du siècle dernier est israélien.* » Dans cette pièce, un SDF décide de s'offrir un cadeau pour son soixante dixième anniversaire : une passe avec une prostituée. Il tente de négocier à la baisse son prix de 100 shekels. « *Quoi ? ! Tu me prends pour un touriste, peut-être ? !!* » Et le moment enfin venu de consommer son présent, il n'arrive pas à avoir d'érection. La prostituée lui fait remarquer peu avenante : « *Ben alors, Pépé, t'as un cadavre entre les jambes* ».

Le style levinien

Matjaz Zupancic, directeur du théâtre de Ljubljana en Slovénie, n'a lu qu'une seule pièce de Levin, *Requiem*, qu'il a mis en scène, mais cette expérience a été suffisante pour en conclure que ce théâtre est extraordinaire. « *À mon avis, il se place parmi les dramaturges modernes les plus talentueux de sa génération* », rapporte Zupancic au Post dans une interview en coulisses. « *Il n'y a aucun doute là-dessus. Même si je n'ai eu l'occasion de lire que cette pièce-ci, c'est suffisant pour se rendre compte de son talent. Il est si déterminé, si direct et sans détours, tout en étant poétique. Les acteurs l'aiment vraiment beaucoup. Les acteurs sont comme des animaux qui possèdent un instinct très développé. Ils ont senti qu'il y*

avait là un grand texte. » L'une des difficultés majeures pour faire connaître l'œuvre de Levin à l'étranger a été la question de la traduction. « *Son langage est très original, très levinien. C'est de la poésie. À la fois vulgaire et lyrique. C'est cru et suggestif. Sacré et profane. Familier et poétique, tout en même temps* », raconte Fish.

Agnieska Olek, qui a traduit plusieurs pièces du dramaturge en polonais, témoigne dans une interview, que le travail de l'auteur qu'elle décrit comme de la poésie sur scène, se transcrit de façon très fluide dans la langue slave. C'est ce qui pourrait expliquer le grand succès de Levin en Pologne, où il est en passe de devenir quasiment une célébrité locale.

« *Ce curieux auteur étranger est joué chaque soir* », déclarait un metteur en scène polonais au cours de la table ronde. La version de Englert du *Labeur de la vie*, une vision cruelle et clairvoyante du mariage et de la vieillesse, a été montée plus d'une centaine de fois avec un succès critique sans précédent, et sera même diffusée à la télévision polonaise.

« *Levin connaît un véritable boom en ce moment dans le théâtre polonais* », se plaît à noter Englert. « *Pourquoi ? Je ne sais pas exactement, mais je pense que les peuples juifs et polonais ont des sensibilités similaires. Nous vivons avec cette croyance qu'un homme simple peut devenir important aux yeux du monde. La culture juive était populaire en Pologne auprès de l'intelligentsia, et à présent, avec Levin, la classe moyenne à son tour, s'y intéresse beaucoup.* »

A contre-courant

Levin est né à Tel-Aviv en 1943 de parents qui avaient immigré de Łódź en Pologne. Il a grandi dans la partie la plus pauvre de la ville, dans le quartier Neve Sha'anan, contigu à la gare centrale des bus. De nos jours, ce secteur a été envahi par les migrants africains. Ses parents étaient religieux et Levin a reçu une éducation orthodoxe. Dans *Le Labeur de la vie*, le personnage de Yona Popakh se souvient : « *Samedi matin. Regarde, un père marche aux côtés de son fils vers la synagogue. La main du fils dans celle du père. Le père marche en se marmonnant des choses à lui-même ; le fils shoote dans des cailloux* ». Le père de Levin, propriétaire d'un magasin d'alimentation, meurt lorsque son fils a douze ans. L'enfant quitte alors l'école pour aider sa famille et devient coursier tout en poursuivant ses études le soir. Après son service militaire, il étudie la littérature et la philosophie à l'université de Tel-Aviv.

Levin attire l'attention du public en 1968 avec sa pièce très controversée *Toi, Moi, et la prochaine guerre* montée dans un théâtre de la périphérie du sud de Tel-Aviv. La pièce lamine l'euphorie de l'après-guerre des Six Jours de 1967 qui traversait le pays. Il sera l'un des premiers et des plus cinglants critique de la guerre, montrant ainsi une posture clairement à contre-courant pour l'époque. « *Levin est un iconoclaste* » estime Fish. « *Il n'a jamais cessé de casser les mythes religieux, politiques et sociaux, ainsi que le stéréotype du militaire héroïque israélien, qui était un peu comme une dévotion dominante dans le pays.* » Sa pièce suivante *La Reine du bain* écrite en 1970, alimente encore davantage la controverse, provoquant même des manifestations tous les soirs devant le Cameri Theater.

Un prophète méconnu ?

« Si on replace Levin dans son contexte israélien, il a été un prophète et, avec le recul, tout ce qu'il a dénoncé après la guerre des Six Jours s'est avéré juste et nous en subissons aujourd'hui encore les conséquences», fait remarquer le professeur Nourit Yaari, qui enseigne l'œuvre de Levin à l'université de Tel-Aviv est coéditeur d'un livre sur le dramaturge.

Levin a écrit cinquante-six pièces de théâtre au total et mis en scène les trente-quatre d'entre elles qui ont été produites.

Il a continué d'écrire jusqu'au bout sur son lit d'hôpital à Tel-Aviv, recueillant des témoignages en vue de l'écriture de sa dernière pièce *Cris de bébés*, qui traite des malades en phase terminale dans un hôpital. *« C'était une personnalité riche et complexe et un immense artiste. L'œuvre si vaste qu'il nous a léguée peut poser les fondations d'une tradition théâtrale qui traversera le temps »*, note Yaari.

« Tandis que l'Europe et le reste du monde continuent de découvrir Levin, il existe toujours une vingtaine de pièces qui n'ont encore jamais été montées, même en Israël. Il est de la responsabilité des théâtres israéliens de fouiller son répertoire et de mettre en production la totalité de son œuvre », affirme Yaari.
« Pour ma part, il a toujours été clair qu'il est l'un des plus grands auteurs contemporains et qu'il allait être reconnu comme tel un jour. Il est mort prématurément, mais il a légué un immense héritage que nous avons encore à découvrir explorer et faire connaître. »

Shula Kopf *The Jerusalem Post* 2013

ARTICLES DE PRESSE

La charge “hénaurme” de Schitz

Cette saison, le KVS à Bruxelles reprend tout au long de l’année des spectacles marquants de son histoire récente. Dont actuellement, le *Schitz* monté en 2004 par David Strosberg, l’actuel directeur du théâtre des Tanneurs. Un spectacle resté dans les mémoires, joué en flamand (surtitré en français) par quatre acteurs incroyables. Il faut se souvenir qu’en 2004, le KVS, théâtre flamand, avait donc un metteur en scène associé francophone.
Celui-ci faisait découvrir le théâtre au lance-flammes, au bulldozer, sans peur de la vulgarité, de la caricature, des pets et des rots, de l’écrivain israélien Hanokh Levin (1943-1999).
Attention, âmes sensibles s’abstenir. Son écriture est *"hénaurme"* comme le disaient les surréalistes, vitriolée, exagérée, lourde, drôle, grotesque. Et encore, *Schitz* n’est pas la pièce la plus secouante de Levin. Devant ce genre de théâtre (on peut penser à Werner Schwab en Autriche), on peut faire la fine bouche et refuser une caricature si appuyée, mais ce serait dommage de ne pas l’entendre surtout quand *Schitz* est monté et joué comme il l’est au KVS. Il y a les quatre acteurs flamands, à l’engagement parfait, dont le formidable Bruno Vanden Broecke qui jouait aussi *Mission* de David Van Reybrouck. Ils sont volontairement enlaidis et grossis comme des citernes.
Dans la mise en scène efficace et "sobre" (il n’en rajoute pas) de Strosberg, ils se trouvent face à la salle, assis sur des chaises et racontent leur pitoyable histoire où il n’est question apparemment que de "fric" et de “bouffe". L’histoire est celle d’un couple de juifs israéliens qui veut coûte que coûte, marier sa fille. Mais celle-ci, qui ne pense qu’à manger des tartines et à croquer des noix, voudrait bien mais elle est repoussante. Un immigré roumain veut bien l’épouser mais pour *"pomper"* le fric du père, "propriétaire de deux camions et d’un demi-bulldozer". Tout devient vite glauque, volontairement vulgaire, mais aussi drôle et émouvant grâce au jeu des acteurs et à la mise en scène.
Alors certes, on est surpris de voir un auteur comme Hanokh Levin s’attaquer à sa propre communauté, clichés inclus, mais son texte pourrait s’appliquer tout aussi bien aux Flamands ou aux Wallons. À tous. Car la veulerie, l’obsession de l’argent, l’égoïsme, mais aussi le désespoir existentiel, l’envie d’être aimé malgré tout, qui se cachent derrière ces personnages, sont universels, c’est le miroir grotesque de nous tous.

Guy Duplat *La Libre Belgique* 5 février 2013

Un bulldozer de rire et d'horreur

Un bulldozer de rire et d'horreur, ce *Schitz*, signé, en 1975 par l'Israélien Hanokh Levin (1943-1999) et mis en scène par David Strosberg, un familier de l'auteur.
Voilà un quatuor de comédiens comme nos voisins du Nord peuvent en offrir. D'une étonnante agilité physique, ils se plantent devant nous, nous jaugent, existent de pied en cap, et nous voici déjà tout remués. Ils chantent comme des pros, bougent, dansent et causent entre quatre chaises, trois bouteilles d'eau, une guitare, des cacahuètes, de petites saucisses... Ils s'appellent Brenda Bertin, Koen de Graeve, Chris Thys, Bruno Vanden Broecke et ils incarnent un noyau familial mû par deux moteurs, l'argent et la chair, sur un canevas de farce simple. Les parents

désespèrent de marier leur fille, énorme, qui comble son manque affectif en ingurgitant seize tartines, autant de steaks, de maquereaux, de frites, et qui casse ses noix en solitaire. Qu'un homme vienne !

« *Crève* », chante-elle à sa mère, et je me marierai. Le futur marié se pointe, estime l'affaire possible après une volée de baisers. La nausée est supportable et la demande en mariage s'accompagne de la facture : appartement, voiture... Prendre dans son lit un tel monceau de chair... : cela a un prix ! Et les tourtereaux n'en restent pas là et cherchent à expédier les vieux dans l'autre monde. Mais ils sont coriaces sans une once de sentiment, sinon l'égoïsme le plus bestial, sans autre valeur que la rentabilité. Les mots frappent dur. Le père : « *Faudrait capitaliser le sommeil, le repos...* » ou encore « *J'ai bien mangé 600 boeufs dans ma vie ! Où est ce troupeau ? Perdu !* »

A deux reprises, la guerre fait irruption par ses sirènes d'alerte. Elle renfloue les finances (bulldozers, tranchées, tombes...), et puis, tue le gendre. Des morts ? Il y en a plein, sous la table, dans les trous. « *Je construis sur les morts. Je respire des morts...,* », se susurrent avec tendresse, fille, mère et père ressoudés. Une famille miroir d'une société, d'un monde dans une spirale mortifère de haine et de pouvoir, dépourvue de sens, et pas seulement limitée au pays de Levin, même si l'on peut en reconnaître certaines traditions.

C'est atroce et énorme, mais fourbi dans une forme de cabaret absurde, sarcastique, avec chansons grotesques, hilarantes et parfois faussement tendres. Sans l'ombre d'un jeu psychologique, en toute sobriété et rigueur, entre le concret et l'abstraction, les comédiens font face au public, sur un espace de jeu rouge et blanc planté au milieu de la scène nue et noire.

Les rires fusent, mais la grimace d'horreur n'est jamais bien loin. *Schitz* aligne des scènes d'anthologie : les baisers goulus de la séduction, la demande en mariage, la mort et résurrection du père dans son vomi explosif ! Le détour s'impose donc au tout nouveau KVS, à deux rues de notre tout aussi nouveau National... La langue flamande vous fait peur ? Comme pour toutes les productions du cru, le surtitrage français y pourvoit !

Michèle Friche, Le Soir, 16 janvier 2013